# Handicapé de la vie

Akiko Murita

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

霧理他秋湖

# AKIKO MURITA

# HANDICAPÉ DE LA VIE

# Handicapé de la vie par Akiko Murita.

# 1

Plus que deux heures avant l'arrivée du train.

Attendre est plus difficile que je ne le pensais.

J'ai tellement de choses en tête ! C'est un véritable tourbillon de pensées, de sensations, de sentiments qui me broie le cerveau. Même le café du « Bar de la Gare » (quel nom ridicule) n'arrive pas à me remettre les idées au clair.

Je crois que tout a commencé le soir de l'« accident ».

Lorsque j'ai vu la voiture foncer sur moi, je n'ai pas revu le film de ma vie. Pas vu ma naissance, pas vu mon adolescence, pas vu mon premier baiser avec la langue, pas vu cette bigote de Brigitte, pas vu notre mariage, pas vu notre divorce. Non, rien.

Se faire renverser par une voiture n'a rien d'extraordinaire. Bon, le plus dur, c'est bien sûr le choc du départ. Mais après, le temps s'arrête, on se sent décoller, les cheveux dans le vent, on fait trois ou quatre tours sur soi-même, on perd le compte tellement on plane. C'est une délicieuse sensation ! Je le conseille à tout le monde.

Évidemment, pour moi, la chute a été facile. J'ai eu le bon goût de me faire renverser sur un pont. Pas non plus sur n'importe quel pont, le Pont de Pierre qui enjambe la Garonne à Bordeaux. Vous savez, ce magnifique pont du XIXe siècle, construit sous l'ordre de Napoléon Ier. Quitte à mourir, autant le faire sur un lieu chargé d'histoire, non ?

Tout ça pour dire que l'atterrissage a été dans le genre « humide ». Plouf. La bouche pleine d'eau boueuse, la sensation d'être enveloppé dans un linceul glacé et humide, à la fois pleinement conscient et pleinement évanoui.

La suite, c'est le trou noir… Enfin… Plutôt le trou marron quand on pense à la couleur de l'eau. Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé sur une berge, avec un goût terreux dans la bouche – dont je n'ai d'ailleurs toujours pas réussi à me débarrasser. Mon costume était irrécupérable, j'avais perdu une chaussure, j'avais froid et je ne savais pas où j'étais…

Vous allez me dire : « Qu'est-ce qu'un homme de votre âge faisait sur ce pont en pleine nuit ? » La réponse est évidente : cela ne vous regarde absolument pas. J'y étais. Point.

Un automobiliste a été suffisamment crétin pour me prendre en stop et me ramener chez moi. On s'étonne après que les agressions à la personne augmentent ! Il faut vraiment être inconscient, excusez-moi, pour accepter de faire entrer dans sa voiture, en pleine nuit, un homme trempé de la tête aux pieds, puant la vase, et qui s'est littéralement jeté sous vos roues. Merci la bêtise humaine.

# 2

En rentrant chez moi, je n'ai même pas pris la peine d'essayer de laver mon costume, j'ai tout balancé à la poubelle, de la veste au caleçon. Et dire que j'avais tout nettoyé, tout était impeccable : rideaux repassés, poussière éradiquée, draps changés, cadavres de mouche évacués, moquette aspirée, nettoyée, aspirée encore et brossée. C'est sur la pointe de mes petits pieds nus que j'ai traversé le salon direction salle de bain. L'idée de souiller ma baignoire de boue ne me réjouissait pas mais aller me coucher sans me laver non plus…

Une rapide inspection dans le miroir m'apprit que mon corps n'avait subi aucun traumatisme, en apparence. J'étais presque déçu. Les hommes sont tellement fiers d'exhiber leurs balafres. J'étais incapable de dire où la voiture m'avait frappé. Ma peau était molle et flasque, mes os saillaient bravement, mes yeux rentraient dans leur orbite, mes rides ressortaient, bien blanches, sous la croûte de boue. Rien de particulier, en fait. Je crois que le pire était que je n'avais mal nulle part. Je me disais que j'étais sous le choc et que l'adrénaline anesthésiait mon corps. Je m'attendais à une journée difficile le lendemain. Je ne fus pas déçu.

# 3

Je dormis douze heures. Réveillé par ce poilu de Juppé qui s'était mis à me mordre le doigt. J'ouvris les yeux, sans déplacer mes mains, confortablement enlacées sur ma poitrine et j'observai mon chat s'acharner sur mon doigt. Il le léchait pour attendrir la chair, donnait des petits coups de dents puis resserrait plus fermement sa mâchoire en tirant vigoureusement sur sa proie. J'étais fasciné.

Juppé incarnait tout ce qu'aimaient les amoureux des chats. Il était indépendant, entrait et revenait quand il voulait, vous faisait comprendre que quoi que vous fissiez, vous n'étiez rien d'autre qu'un esclave nourricier. Je n'ai jamais aimé les chats. Celui-là encore moins que les autres. Je le hais d'autant plus que mon ex-femme l'adorait. Quand le divorce a été prononcé et que ma part du magot familial a été virée sur mon compte, je lui ai fait croire que je l'avais malencontreusement écrasé. Si vous aviez vu sa tête ! Tous ses liftings ont pété d'un coup ! Elle adorait tellement son siamois, pompeusement baptisé Joseph en hommage à son grand-père, un ancien militaire ayant fait fortune dans la vinasse. Pour elle, Joseph était mort. Pour moi, Juppé était né. De siamois de salon, il était devenu siamois d'égouts. De grand-père résistant, il est passé maire de Bordeaux. La consécration !

Je décidai de jouer un tour à ce matou mordilleur. Je me mis à grogner. Brièvement. Ses oreilles se dressèrent. Ses pattes s'agrippèrent à mon haut de pyjama. Il était pétrifié. Un nouveau grognement plus profond, plus guttural et plus long le convainquit que l'homme croquette n'était pas mort. Il sauta du lit, tomba sur la moquette et déguerpit en feulant. En voilà une douce manière de se réveiller. Je jetai un coup d'œil à mon doigt. Le petit vorace de Juppé n'y était pas allé de main morte ! Des lambeaux de peau s'ouvraient aux endroits où il avait enfoncé ses crocs. Heureusement, il n'avait pas mordu jusqu'au sang. A priori.

# 4

Il me fallut un effort surhumain pour sortir du lit. Mes membres étaient aussi durs que du bois. J'étais comme plâtré de la tête aux pieds. À tel point que je n'ai même pas pu plier les jambes et les laisser pendre de mon lit. Impossible de bouger. Je n'ai jamais été du genre souple mais à ce point-là... L'accident de la veille me revint en mémoire et un frisson glacé éclata dans mon dos. Et si j'étais paralysé ? Et si un morceau d'os de ma propre colonne vertébrale avait sectionné ma moelle épinière ? Non, tout, mais pas ça. Plutôt crever que de vivre dans un fauteuil.

C'est justement pour prouver que cela ne m'arriverait jamais que j'ai bêtement décidé de descendre du lit, comme si de rien n'était. Bêtement car à peine le deuxième pied posé sur le sol, je me vautrais de tout mon long, la joue gauche plaquée contre le parquet. Même pas mal. Non, vraiment, pas la moindre douleur. Juste l'immobilité du gisant.

Remis du choc, au bout de quelques secondes, je tentais de redresser la tête mais elle semblait collée au sol. Mes bras refusaient de m'obéir. C'était comme si j'avais utilisé toute mon énergie d'un coup, pour simplement tomber du lit.

Tout ce que je pouvais faire, c'était observer la poussière qui s'était accumulée sous mon sommier. Moi qui pensais avoir fait le ménage à fond… La multitude des formes des moutons de poussière me rappela mon enfance, lorsque je regardais les nuages et cherchais à quoi ils ressemblaient. La magie de ce moment nostalgique fut vite rattrapée par la brutale réalité. Je reconnus des poils de Juppé mêlés aux miens et à d'autres substances non identifiées. Qui pouvait imaginer que tout un écosystème pouvait se créer à l'intérieur de ces boules de saletés ? J'imaginais déjà une armée d'acariens affûtant leurs armes avec leurs huit pattes velues, prête à partir à la conquête de ma tête par la narine droite. Je sentais des picotements à l'intérieur de mes fosses nasales.

Je voulus me gratter le nez. Impossible de bouger. Plus rien ne répondait. C'était affreux.

Et si je restais dans cette position toute ma vie, condamné à vouloir me gratter le nez sans pouvoir le faire ? Et si on découvrait mon cadavre ainsi, vulgairement allongé sur le sol, puant la viande faisandée ? Je n'avais pas d'amis, pas de famille, je n'attendais pas de livraison, mes voisins m'ignoraient totalement. « Le drame de la solitude, le corps d'un homme de 54 ans a été retrouvé dans son appartement deux mois après sa mort », titrerait Sud-Magazine.

Je voulus dire « merde » mais les mots, évidemment, restaient

piégés dans mon cerveau. Il fallait que je garde espoir, que ma colère sourde nourrisse cet espoir de survie. Et si on me retrouvait avant ma mort – l'ironie de cette possibilité vient de me sauter au visage seulement maintenant – serais-je capable de vivre en fauteuil roulant ? Face à l'inconcevable, on est un peu plus conciliant. J'avais mis de côté le « plutôt crever que de vivre handicapé ». Le succès du film avec ce noir et ce bourgeois me rassurait. Peut-être que quelqu'un pourrait s'occuper de moi ? J'étais riche – merci Brigitte. Je pourrais même organiser un casting, façon télé-réalité, pour trouver la perle qui allait s'occuper de moi. Je commençais à imaginer toute une série d'épreuves : nettoyer-habiller l' « handicapable » – on ne dit plus handicapé, ça fait vulgaire— les yeux bandés, nourrir le légume avec des plats végétariens, dévaler en fauteuil roulant la rue Sainte-Catherine le jour des soldes... De toute façon, je savais que j'étais trop vieux pour passer à la télévision le soir du Téléthon…

Bref, j'étais en train de m'endormir et mon esprit m'échappait.

## 5

Je me suis réveillé vingt-quatre heures plus tard. Je l'ai découvert seulement aujourd'hui en passant devant l'enseigne clignotante d'une pharmacie.

Quoi qu'il en soit, ce fut un extraordinaire soulagement pour moi lorsque j'ai pu bouger le bras et me gratter le nez. Les vieux – vous savez, ceux qui ont plus de 70 ans – disent qu'ils sont rouillés le matin. J'en ai fait la désagréable expérience ce jour-là. J'avais du sable dans chacune de mes articulations, il me semblait que chacune de mes fibres musculaires lâchait une à une, comme les cordes d'un violon, tendues à l'extrême.

En m'appuyant sur le lit, je parvins à me redresser.

Juppé m'attendait sur le pas de la porte. Ses yeux verts me défiaient, sa queue battait nerveusement de gauche à droite, avec la régularité d'un métronome. Il devait attendre sa pitance, le pauvre bougre ! Un miaulement à vous arracher les oreilles sortit de sa gueule aux dents pointues. Je lui répondis avec un long « mmmmmmmmm » tout aussi rauque qui le fit fuir dans la cuisine.

Juppé m'y avait laissé son cadeau habituel. Ce crétin de chat avait beau être doté d'une puce électronique pour entrer et sortir librement de l'appartement, il préférait toujours déposer ses étrons dans sa litière. Je le soupçonnais de se retenir exprès toute la journée pour faire le plus gros tas possible et me regarder l'évacuer. J'allais encore devoir tout nettoyer, comme l'avant-veille, avant que je décide d'aller me « promener sur le pont ».

En même temps, une partie de moi le comprenait, je faisais partie de ce genre de personnes qui ne peut faire ses besoins que chez elles. Pas une seule fois, je ne suis allé aux toilettes au travail et encore moins chez des étrangers. Partager une telle intimité avec de parfaits inconnus, ce n'est pas ce que j'appelle avoir du style… Même lorsque je vivais avec Brigitte, j'utilisais les toilettes du haut et elle, celles du bas. On vivait dans une maison bourgeoise héritée de beau-papa…

Pendant que Juppé dévorait ses croquettes multicolores, je nettoyais sa litière avec minutie. Tout fut vidé dans un sac-poubelle propre et le bac fut inondé d'eau de Javel. Il ne servirait plus. Il ne fallut pas plus de quelques minutes pour que le siamois finisse sa gamelle. Juppé se jetait toujours sur sa nourriture comme la misère sur le monde. J'hésitais un instant sur l'attitude à avoir. J'avais oublié Juppé la dernière fois. Évidemment, j'étais sorti me promener sans penser au fait qu'il pouvait revenir dans l'appartement comme il le voulait et tout saccager. Du bout du pied, je voulus le pousser hors de

la cuisine mais le pauvre hère anticipa mon geste et sortit de la pièce en feulant. J'entendis le battant de la chatière se refermer derrière lui. Non sans mal, je la condamnais, le loquet était bien bas et je n'étais franchement pas d'humeur pour les acrobaties. En pensant qu'il allait revenir et miauler dans la cage d'escalier toute la nuit, je sentis un sourire poindre sur mon visage. Les voisins auraient enfin une bonne raison de me détester.

Comme la dernière fois, je décidai de me préparer à sortir. Je n'allai pas salir de la vaisselle et préparer moi-même un repas. L'argent rend fainéant, c'est un fait. Je ne mangeais que très rarement chez moi. De plus, j'avais nettoyé l'appartement à fond, je ne tenais vraiment pas à devoir recommencer. Les moutons de poussière sous le lit avaient beau me narguer, je n'avais pas le courage de m'y attaquer. Je n'avais qu'à me laver sommairement, m'habiller, et descendre les deux sacs-poubelle (celui de mon costume boueux et celui du chat) en bas de l'immeuble.

La toilette fut rapide. Je ne pris même pas le temps de me regarder dans la glace. Je n'avais pas vraiment faim mais il fallait que je fasse quelque chose. Après avoir jeté un rapide coup d'œil au judas de la porte pour m'assurer qu'aucun voisin ne croiserait mon chemin, je sortis sur le palier, verrouillai la porte derrière moi et me dirigeai vers l'escalier.

C'est là que je compris que quelque chose en moi avait changé. La rampe était devenue indispensable à mes déplacements. Les deux sacs-poubelle dans la main droite, j'avais l'impression d'avancer sur un bateau, l'escalier se balançait mollement, comme un serpent qui calcule sa trajectoire avant d'attaquer. Je fus obligé de descendre marche après marche, posant les deux pieds sur chacune d'elles. L'angoisse de croiser quelqu'un dans une situation aussi humiliante asséchait ma gorge. Mes pas résonnaient dans tout le bâtiment. Descendre les deux étages ne m'avait jamais paru aussi long. Je dus appuyer plusieurs fois sur le minuteur pour ne pas me retrouver dans le noir le plus absolu. « C'est donc ça vieillir. Allumer autant de petites lumières, le long du chemin, pour ne pas sombrer », me dis-je en appuyant une fois de plus sur l'interrupteur.

# 6

Le soleil m'aveuglait. La chaleur irradiait du sol. Les crottes des chiens du voisinage semblaient cuire sur le trottoir. Je pestais intérieurement. Pourquoi faillait-il qu'il fasse si beau, si chaud, surtout aujourd'hui ? Cela n'allait pas me faciliter la vie. Une fois passé au local poubelles, je devais marcher sur cinq cents mètres, prendre trois rues différentes, pour atteindre ma cantine quotidienne. Sans me préoccuper de l'agitation autour de moi, je traçais mon sillon. Les gens descendaient dans le caniveau pour me laisser passer. Malgré mes efforts, je sentais bien que je titubais quelque peu. Je voyais vaguement leurs visages se crisper, faire la grimace sur mon passage. Dégoût ? Peur ? Je ne saurais le dire. Je m'étais déjà douché la veille, non l'avant-veille, zut, je n'avais pas eu le courage de recommencer.

Le Bistro Romain m'apparut enfin. Quatre lettres de l'enseigne, le t, le R, l'o et le m, clignotaient frénétiquement, un faux contact électrique à l'évidence. Je me dis *in petto* que le lieu commençait vraiment à perdre de sa superbe. Une occasion de se plaindre en plus. Quand on est seul et vieux, se plaindre est un des rares plaisirs qui ne coûte rien et donne l'illusion d'avoir encore des relations avec le monde extérieur.

Je poussais de toutes mes forces la porte et me dirigeais avec toute la dignité dont j'étais encore capable vers ma table habituelle. Coincée au fond de la salle, entre la porte des toilettes et celle de la cuisine, c'était le parfait poste d'observation dont j'avais besoin. Personne ne venait me faire la conversation et je pouvais critiquer à loisir mes contemporains.

Je n'avais pas la moindre idée de l'heure qu'il pouvait être mais quand on est un client comme moi, c'est-à-dire, pénible, aigri mais fidèle, on peut se permettre à peu près n'importe quoi.

À peine m'étais-je assis que mon serveur vint à ma rencontre. Le cheveu gominé, rasé de prêt, la cicatrice d'un ancien piercing à l'arcade sourcilière, une chemisette blanche dont la courte manche ne dissimulait pas un tatouage autour du biceps, un pantalon noir moulant à l'entrejambe, il incarnait la parfaite petite tapette bordelaise. Je l'aimais bien. C'était le seul qui avait compris qu'on n'avait rien à gagner à me parler. J'en avais, d'ailleurs, fait virer trois autres sous des prétextes variés. Si le client est roi, moi, j'étais maître du monde.

Le rituel avait toujours été le même. Il s'approchait et attendait. Sans me saluer, ni demander de mes nouvelles. Je faisais semblant de lire la carte pendant un temps qui variait entre une et cinq minutes

pour, invariablement, lui dire que je prenais le plat du jour. Romain partait sans dire un mot en cuisine. Bon, j'écris Romain mais je n'ai pas la moindre idée du vrai prénom de ce jeune garçon. J'appelle tout le monde Romain là-bas. Les serveurs, les serveuses, le barman, les plantes vertes… Ils n'avaient qu'à ne pas appeler ce lieu le Bistro Romain.

Dans toute relation de couple, il y a un moment où la magie retombe et où la réalité refait surface. Entre Romain le pédé et moi, la magie disparut lorsque je voulus prononcer ces simples mots : « Plat du jour ». Même pas des mots. Trois syllabes. Simultanément, j'ouvris la bouche, m'entendis bafouiller « AAAAaaaa uuuuuu ouououourrrr », sentis une flaque de bave déborder des mes lèvres et tomber sur mes cuisses. Je crois bien que je n'ai pas eu honte.

Romain n'a même pas réagi. Il a simplement répété : « un plat du jour pour monsieur » avant de partir transmettre ma commande. C'était la première fois que j'entendais le son de sa voix. Je n'ai pas aimé la manière dont il a fait siffler le « s » de « monsieur ». Aussi discrètement que possible, j'essuyais ma bouche et mon pantalon avec la serviette de table. Voyant que j'étais seul dans le restaurant, j'essayais de me parler à moi-même, chuchotant : « les chaussettes de l'archiduchesse sont sèches et archisèches ». Je ne réussis qu'à sortir un vague : « ooooooo aaaaaa uuuuu èèèèè ii èèè » comme si ma bouche entière avait subi une injection massive d'anesthésiant chez le dentiste, pour une extraction totale. Paralysé, boiteux, aphasique et baveux, le plongeon dans la Garonne avait laissé des séquelles. Ce fleuve n'était pas connu pour être le plus propre de France. Je pestai contre les engrais, la pollution, les eaux usées, les poissons, Dieu – par principe – et le réchauffement climatique lorsque mon assiette arriva sous mon nez.

« Fricassée de cervelle d'agneau. »

Je jure que je sentis mes pupilles se dilater. Je n'avais jamais rien vu de plus appétissant. La salive envahit de nouveau ma bouche, un frisson de plaisir fit le yoyo de ma tête à mes pieds, une douce chaleur rayonna de mon plexus solaire. J'engloutis mon assiette.

Lorsque Romain fit son apparition pour débarrasser, ce fut avec une joie non dissimulée que je m'entendis articuler « encore » et sans débordement muqueux, s'il vous plaît !

La salle se remplissait petit à petit en même temps que mon estomac. En attendant ma fricassée-bis, je jetai un coup d'œil autour de moi. Des couples d'amoureux, messieurs en bermuda, polo moulant, lunettes de soleil à l'encolure, mesdames en robes mal coupées, bretelles de soutien-gorge apparentes, bouches-ventouses peintes en rouge. Bref, des bobos bordelais.

Une petite fille blonde entra avec sa môman. Comme par hasard,

elles s'installèrent juste à côté de moi. Les meilleures places étaient prises. Je croisais à plusieurs reprises le regard vide de la gamine. Elle ne parlait pas, elle piaillait. Une litanie ininterrompue de babillages inintelligibles à elle toute seule. J'ai toujours détesté les enfants. Garçons comme filles, d'ailleurs, ne soyons pas sexistes. Ce sont des coquilles vides qui vous vampirisent. Ils prennent votre amour, votre temps et avant que l'on s'en rende compte, ils vous ont pris la moitié de votre vie. C'est notamment pour cette raison que Brigitte m'a quitté. J'ai volontairement subi une vasectomie à l'âge de 21 ans, le jour de ma majorité. L'idée d'être responsable de l'enfantement d'un autre humain me révulsait. Bien sûr, j'ai été honnête avec Brigitte. Je le lui ai dit au moment opportun. Deux ans après notre mariage, le jour où elle a hérité de la fortune familiale.

Lorsque ma deuxième assiette arriva, je fis un gentil sourire à la petite fille. Elle me le rendit de tout son cœur. Je piquais un morceau de cervelle, m'assurais qu'elle m'observait toujours et le léchait amoureusement avant de l'engloutir. Elle en resta bouche bée. Elle ne parla plus jusqu'à la fin du repas. Vieux : 1. Enfant : 0.

Après quatre assiettes, je me décidais à quitter le restaurant. Comme d'habitude, je payais sans demander l'addition. Après une brève hésitation, je décidai de vider mon portefeuille sur la table. Des billets rouges, verts, bleus… Je n'allais plus en avoir besoin. Je conservais quelques pièces de monnaie, au cas où. Finalement, j'étais bien content de ne pas avoir pris mon portefeuille pour ma virée nocturne sur le pont. J'avais eu trop peur de me faire agresser.

En me levant, je me rendis compte avec satisfaction que je ne boitais plus et que j'avais les idées claires. Rien de tel qu'un bon repas.

# 7

J’ai toujours évité de me balader dans Bordeaux en pleine journée. C’est une belle ville, oui. Quand on ne fait qu’y passer. Y vivre est une autre histoire. Tous ces anciens bâtiments noircis par la pollution, toutes ces rues plus ou moins étroites, toujours bondées de badauds désabusés, fuyant leur propre fin. Cette atmosphère finissait par déteindre sur vous, forcément.

Plus j’avançais, plus le monde autour de moi disparaissait, le bourdonnement vibrant des voitures, les conversations convenues, les personnes pressées… Loin, très loin… Le livre des souvenirs et des regrets s’ouvrait en moi et commençait à y déverser son venin.

Je devais lutter contre cela, mes pas se firent plus rapides, je savais où je voulais retourner, une dernière fois. La Tour Pey-Berland. Ce monument gothique du XVe siècle s’élevait à plus de soixante mètres de hauteur. Parfait. Les sculptures des gargouilles me regardèrent entrer dans la tour.

5,50 euros. Les chiens.

Il fallut quelques secondes pour que mes yeux s’habituent à l’obscurité. Une douce odeur d’humidité et de moisissure parvint à mes narines. Je gonflais mes poumons, prêt à me lancer à l’assaut de la tour. Seules les dix premières marches sur les deux cent trente-six étaient visibles.

Je me mis à les compter. Une, deux, trois… Pour m’empêcher de penser… Quatre, cinq, six…

J’avais fait la même chose sur le pont, l’avant-veille. J’avais tout compté, les arches, dix-sept, les lampadaires, trente-deux, je compte toujours tout quand cela ne va pas. Le pont était une version horizontale de la tour mais le cheminement était le même qu’aujourd’hui. Le même que maintenant.

Trente-six, trente-sept, trente-huit…

Brigitte et moi étions montés au sommet de la tour, au tout début de notre relation, sur un coup de tête. Je l’avais tout de suite suivie. Je me souviens de ses cheveux noir corbeau ondulant et rebondissant contre son dos à chaque fois qu’elle montait une marche. Elle s’était retournée régulièrement pour voir si j’arrivais à la suivre. Elle avait toujours un gentil mot d’encouragement. Je crois que nous nous sommes embrassés, une fois arrivés en haut.

Cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre…

Elle n’a jamais pu me refuser quoi que ce soit. C’est ce qui a tout gâché. Je suis un profiteur fini. Dès que l’on flatte mes plus bas instincts, ils ressurgissent, bien malgré moi, je vous assure. Le jour où

elle m'a avoué que ses parents étaient riches et possédaient quelques châteaux dans le bordelais, l'amour que j'avais pour elle s'est envolé. Elle avait soufflé la flamme. L'argent détruisait tout et faussait même les plus belles relations. C'est à partir de là que j'ai commencé à échafauder mon plan. Elle était si naïve.

Cent ! Cent un, cent deux…

Je suis devenu un monstre. Je l'ai fait souffrir, volontairement, jusqu'à ce qu'elle craque et demande le divorce. Vingt-deux ans de maltraitance conjugale. On ne divorçait pas à l'époque. Le mariage représentait réellement quelque chose. On avait mal, on se disputait, on se détestait mais on fermait sa gueule devant beau-papa et belle-maman, lors des repas dominicaux. Elle a fini par craquer, évidemment. Je suis arrivé à mes fins. Je me suis détruit à travers elle.

Cent vingt-deux, cent vingt-trois, cent vingt-quatre…

Ensemble dans cette tour… Je n'oublierai jamais la douceur de sa voix, résonnant dans l'espace exigu de cet escalier en colimaçon.

« Ça va mon chéri ? Tu veux que l'on fasse une pause ? »

*Bri… Brigitte ?*

J'étais arrivé au premier palier.

Une mère et son enfant étaient là, elle lui demandait s'il voulait poursuivre. Le garçon tenait une canne, il avait la tête basse et s'appuyait sur ses genoux pour reprendre sa respiration. Il la rassura. En me voyant, elle me dit :

« Vous pouvez passer devant, nous en avons pour un petit moment. »

Je hochais la tête sans un mot et repris mon ascension.

Cent cinquante-deux, cent cinquante-trois, cent cinquante-quatre…

Je bouillais intérieurement. J'aurais préféré être seul, à ce moment-là. Qu'importe. Ils finiraient bien par le savoir, comme le reste de Bordeaux. Ils venaient de perturber mes plans. J'accélérai le pas.

On ne me trouverait pas de circonstances atténuantes. J'étais un vieux salaud misanthrope. J'étais venu au monde juste pour le faire chier. Le malheur des autres m'amusait, mais j'avais du mal à l'assumer. Quand on est seul, chez soi, avec le chat d'une autre, la vacuité de cette existence vous assaille et on ne voit pas beaucoup d'autres possibilités pour s'en sortir.

Deux cent trente-quatre, deux cent trente-cinq, deux cent trente-six…

Le sommet, enfin, le ciel vertigineux, les toits de Bordeaux, à l'infini, ondulant comme les vaguelettes d'un lac alpin, le soleil, dardant ses rayons sur ma nuque, le vent frais, s'engouffrant dans mes cheveux, ces grilles de protection, barrant le passage. Je crois que j'ai hurlé.

Pourquoi avait-on mis ces grilles ? Justement pour m'empêcher de

faire ce que j'avais prévu. Il n'y avait pas de failles. Il m'était impossible de franchir le parapet. Crétins de bureaucrates. On ne pouvait même plus se suicider comme on le souhaitait !

D'abord le pont, maintenant, la tour.

Vous l'avez compris si vous avez un brin de jugeote. Il n'y a jamais eu d'accident de voiture. Je voulais sauter moi-même du Pont de Pierre mais quand j'ai vu le 4x4 arriver, je n'ai pas réfléchi et je me suis mis au milieu de la route. Je n'avais pas prévu que ce monstre de métal allait m'éjecter comme une poupée de chiffon par-dessus bord. Je n'avais pas non plus prévu que j'allai survivre.

— On y est ! Tu l'as fait ! Ça va ?

— Je sens mon cœur battre jusque dans ma tête !

Les individus du premier étage m'avaient rejoint. C'était le bouquet ! Je tapais du poing contre la grille.

« Qu'est-ce que j'entends ? » demanda le garçonnet à sa mère, essoufflé par la montée.

Je fis volte-face et le vis. Il portait un bermuda marron, un T-shirt avec un héros de dessin animé quelconque et des lunettes de soleil. Je pensais un instant qu'il fallait être sacrément stupide pour garder des lunettes de soleil à l'intérieur de la tour. J'allai leur faire aimablement partager le fruit de cette réflexion lorsque je compris. Le garçon tenait une canne blanche à la main. Il était aveugle.

« Ce n'est rien, mon chéri, c'est le monsieur de tout à l'heure. Tu as réussi. Tu te rends compte ? Je suis fière de toi. Allez, respire un bon coup. »

Leurs sourires m'insupportèrent.

« Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi faire monter une tour à un gamin aveugle ? Quel genre de mère êtes-vous ? »

Elle haussa les sourcils, plus surprise que je puisse m'adresser à elle que par le ton de ma voix. Le gamin éclata de rire.

— Elle m'a laissé monter parce que j'en avais envie ! répondit-il.

— Quel intérêt ? Tu n'es pas monté pour la vue tout de même ?

— Bien sûr que non ! Heu, je suis non-voyant au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

L'insolent ! Les jeunes ne respectent plus leurs aînés !

— Pourquoi alors ?

Il haussa les épaules.

— Pour l'aventure. Pour réussir quelque chose. Qu'importe la vue !

— C'est pourtant pour la vue que la plupart des gens viennent ici.

— La vue n'est pas l'essentiel. Avez-vous senti la douceur des marches sous vos pas ? Avez-vous remarqué comment le passage des gens a poli la pierre ? Avez-vous senti la rugosité des murs ? Avez-vous remarqué l'odeur de bois de chêne au premier étage ?

— Non.

Il éclata de rire et inspira à pleins poumons.

— En fait, ce que j'aime, c'est que cela me fait sentir vivant !

J'étais incapable de répondre, ces mots rebondissaient sous mon crâne, comme des chauves-souris affolées par un son suspect. Je les bousculai en empruntant l'escalier. Les jours précédents me revenaient en mémoire. L'accident. L'eau boueuse dans ma bouche. La paralysie au pied du lit. Les grimaces des gens sur mon passage. La fricassée de cervelle. Le sommet de la tour où je suis arrivé sans encombre, sans le moindre essoufflement, tout simplement parce que je ne respirai plus depuis deux jours.

Je plaçai une main sur ma poitrine. Rien.

Les marches défilaient sous mes pieds.

Je posai deux doigts sur mon poignet. Rien.

Je ratai un virage, mon épaule s'écorcha sur le mur, aucune douleur.

Je tâtai mon cou, à la recherche de la carotide. Rien.

Mon cœur ne battait plus. J'étais mort.

Je sortis en trombe de la tour et hurlai ma haine au monde entier.

# 8

Sur le trajet menant à la gare, j'ai eu le temps de me calmer. J'ai fait 6456 pas.

J'ai dépensé le peu qu'il me restait en achetant un stylo, du papier à lettres et en commandant un café au « Bar de la Gare ».

Mon train va bientôt arriver. Il faut que je me dépêche.

Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit tout cela. Peut-être pour que vous me compreniez. Quoi qu'il en soit, sachez que je suis apaisé.

Vous allez peut-être vous dire que je suis fou, de me croire mort. Je m'en moque. À bien y réfléchir, je crois bien que je n'ai jamais vécu.

Je remercie ce jeune garçon aveugle. Oserai-je dire qu'il m'a ouvert les yeux ? J'ai longtemps accusé les personnes qui m'entouraient, notre vie moderne, l'argent… Ils n'ont pas causé ma perte. Mon malheur, je l'ai construit de mes propres mains, jour après jour, égoïstement, en multipliant les mesquineries gratuites. J'ai choisi ma perte. Ce jeune garçon, lui, a choisi de vivre. Ce n'est pas lui le handicapé, c'est moi. Je suis un handicapé de la vie. Je ne sais tout simplement pas y faire.

L'horloge de la gare m'annonce que l'heure fatidique approche. Deux minutes. Trois mille six cents secondes. C'est fou ! Elle est tellement monumentale que l'on peut voir la grande aiguille bouger. Douze numéros. Soixante petites marques triangulaires, le compte est bon.

Tiens, j'entends le train, au loin.

Je ne pourrais pas compter les wagons, ce n'est pas grave.

Je dois y aller. Je m'en voudrais de le manquer.

D'autant plus qu'il ne s'arrête pas dans cette gare.

Pardon.

Albert Lazarus.